

CHANT ONZIÈME.

ARGUMENT.

Les Anglais violent le couvent : combat de saint George, patron d'Angleterre, contre saint Denis, patron de la France.

Je vous dirai, sans harangue inutile,
Que le matin nos deux charmants reclus,
Lassés tous deux de plaisirs défendus,
S'abandonnaient, l'un vers l'autre étendus,
Au doux repos d'une ivresse tranquille.
Un bruit affreux déranger leur sommeil.
De tous côtés le flambeau de la guerre,
L'horrible mort éclaire leur réveil;
Près du couvent le sang couvrait la terre.
Cet escadron de malandrins anglais
Avait battu cet escadron français.
Ceux-ci s'en vont au travers de la plaine,
Le fer en main; ceux-là volent après,
Frappant, tuant, criant tous hors d'haleine :
« Mourez sur l'heure, ou rendez-nous Agnès. »
Mais aucun d'eux n'en savait des nouvelles.
Le vieux Colin, pasteur de ces cantons,
Leur dit : « Messieurs, en gardant mes moutons.
Je vis hier le miracle des belles
Qui vers le soir entraient en ce moutier. »
Lors les Anglais se mirent à crier :
« Ah! c'est Agnès, n'en doutons point, c'est elle;
Entrons, amis. » La cohorte cruelle
Saute à l'instant dessus ces murs bénis :

Voilà les loups au milieu des brebis.
Dans le dortoir, de cellule en cellule,
A la chapelle, à la cave, en tout lieu,
Ces ennemis des servantes de Dieu
Attaquent tout sans honte et sans scrupule.
Ah! sœur Agnès, sœur Marton, sœur Ursule,
Où courez-vous, levant les mains aux cieus,
Le trouble au sein, la mort dans vos beaux yeux?
Où fuyez-vous, colombes gémissantes?
Vous embrassez, interdites, tremblantes,
Ce saint autel, asile redouté,
Sacré garant de votre chasteté.
C'est vainement, dans ce péril funeste,
Que vous criez à votre époux céleste :
A ses yeux même, à ces mêmes autels,
Tendre troupeau, vos ravisseurs cruels
Vont profaner la foi pure et sacrée
Qu'innocemment votre bouche a jurée.
Je sais qu'il est des lecteurs bien mondains,
Gens sans pudeur, ennemis des nonnains,
Mauvais plaisants, de qui l'esprit frivole
Ose insulter aux filles qu'on viole :
Laissons-les dire. Hélas! mes chères sœurs,
Qu'il est affreux pour de si jeunes cœurs,
Pour des beautés si simples, si timides,
De se débattre en des bras homicides;
De recevoir les baisers dégoûtants
De ces félons de carnage fumants,
Qui, d'un effort détestable et farouche,
Les yeux en feu, le blasphème à la bouche,
Mélant l'outrage avec la volupté,
Vous font l'amour avec férocité;
De qui l'haleine horrible, empoisonnée,
La barbe dure et la main forcenée,
Le corps hideux, le bras noir et sanglant,
Semblent donner la mort en caressant.
Et qu'on prendrait, dans leurs fureurs étranges,

Pour des démons qui violent des anges¹ !
 Déjà le crime, aux regards effrontés,
 A fait rougir ces pudiques beautés.
 Sœur Rebondi, si dévote et si sage,
 Au fier Shipunk est tombée en partage ;
 Le dur Barclay, l'incrédule Warton,
 Sont tous les deux après sœur Amidon.
 On pleure, on prie, on jure, on presse, on cogne.
 Dans le tumulte on voyait sœur Besogne
 Se débattant contre Bard et Parson :
 Ils ignoraient que Besogne est garçon,
 Et la pressaient sans entendre raison.
 Aimable Agnès, dans la troupe affligée,
 Vous n'étiez pas pour être négligée ;
 Et votre sort, objet charmant et doux,
 Est à jamais de pécher malgré vous.
 Le chef sanglant de la gent sacrilège,
 Hardi vainqueur, vous presse et vous assiège,
 Et les soldats, soumis dans leur fureur,
 Avec respect lui cédaient cet honneur.
 Le juste ciel, en ses décrets sévères,
 Met quelquefois un terme à nos misères.
 Car dans le temps que messieurs d'Albion
 Avaient placé l'abomination
 Tout au milieu de la sainte Sion,
 Du haut des cieux le patron de la France,
 Le bon Denis, propice à l'innocence,
 Crut échapper aux soupçons inquiets
 Du fier saint George, ennemi des Français ;
 Du paradis il vint en diligence.
 Mais pour descendre au terrestre séjour,
 Plus ne monta sur un rayon du jour ;
 Sa marche alors aurait paru trop claire.

1. Voltaire avait déjà employé ces vers dans le portrait de l'abbé Desfontaines, dont il dit :

Qu'on le prendrait, à ses fureurs étranges,
 Pour un démon qui viole des anges.

Il s'en alla vers le Dieu du mystère¹,
 Dieu sage et fin, grand ennemi du bruit,
 Qui partout vole, et ne va que de nuit.
 Il favorise (et certes c'est dommage)
 Force fripons, mais il conduit le sage :
 Il est sans cesse à l'église, à la cour ;
 Au temps jadis il a guidé l'Amour.
 Il mit d'abord au milieu d'un nuage
 Le bon Denis ; puis il fit le voyage
 Par un chemin solitaire, écarté,
 Parlant tout bas, et marchant de côté.

Des bons Français le protecteur fidèle
 Non loin de Blois rencontra la Pucelle,
 Qui sur le dos de son gros muletier
 Gagnait pays par un petit sentier,
 En priant Dieu qu'une heureuse aventure
 Lui fit enfin retrouver son armure.
 Tout du plus loin que saint Denis la vit,
 D'un ton bénin le bon patron lui dit :
 « O ma Pucelle, ô Vierge destinée
 A protéger les filles et les rois,
 Viens secourir la pudeur aux abois,
 Viens réprimer la rage forcenée,
 Viens ; que ce bras vengeur des fleurs de lis
 Soit le sauveur de mes tendrons bénis :
 Vois ce couvent, le temps presse, on viole :
 Viens, ma Pucelle ! » Il dit, et Jeanne y vole.
 Le cher patron lui servant d'écuyer,
 A coups de fouet hâtait le muletier.

Vous voici, Jeanne, au milieu des infâmes
 Qui tourmentaient ces vénérables dames.
 Jeanne était nue ; un Anglais impudent
 Vers cet objet tourne soudain la tête ;

1. On ne connaît point dans l'antiquité le dieu du mystère ; c'est sans doute une invention de notre auteur, une allégorie. Il y avait plusieurs sortes de mystères chez les gentils, au rapport de Pausanias, de Porphyre, de Lactance, d'Aulus Gellius, d'Apuleius, etc. Mais ce n'est pas cela dont il s'agit ici. (Note de Voltaire, 1762.)

Il la convoite : il pense fermement
 Qu'elle venait pour être de la fête.
 Vers elle il court, et sur sa nudité
 Il va cherchant la sale volupté.
 On lui répond d'un coup de cimenterre
 Droit sur le nez. L'infâme roule à terre,
 Jurant ce mot des Français révééré,
 Mot énergique, au plaisir consacré¹,
 Mot que souvent le profane vulgaire
 Indignement prononce en sa colère.

Jeanne, à ses pieds foulant son corps sanglant,
 Criait tout haut à ce peuple méchant :
 « Cessez, cruels ; cessez, troupe profane ;
 O violeurs, craignez Dieu, craignez Jeanne ! »
 Ces mécréants, au grand œuvre attachés,
 N'écoutaient rien, sur leurs nonnains juchés :
 Tels des ânonns broutent des fleurs naissantes,
 Malgré les cris du maître et des servantes.
 Jeanne, qui voit leurs impudents travaux,
 De grande horreur saintement transportée,
 Invoquant Dieu, de Denis assistée,
 Le fer en main, vole de dos en dos,
 De nuque en nuque et d'échine en échine,
 Frappant, perçant de sa pique divine,
 Pourfendant l'un alors qu'il commençait,
 Dépêchant l'autre alors qu'il finissait,
 Et moissonnant la cohorte félonne ;
 Si que chacun fut percé sur sa nonne,
 Et perdant l'âme au fort de son désir,
 Allait au diable en mourant de plaisir.

Isâc Warton, dont la lubrique rage
 Avait pressé son détestable ouvrage,
 Ce dur Warton fut le seul écuyer
 Qui de sa nonne osa se délier,
 Et droit en pied, reprenant son armure,

1. Voyez la note de la page 78.

Attendit Jeanne, et changea de posture.

O vous, grand saint, protecteur de l'État,
 Bon saint Denis, témoin de ce combat,
 Daignez redire à ma muse fidèle
 Ce qu'à vos yeux fit alors ma Pucelle.
 Jeanne d'abord frémit, s'émerveilla :
 « Mon cher Denis ! mon saint, que vois-je là ?
 Mon corselet, mon armure céleste,
 Ce beau présent que tu m'avais donné,
 Brille à mes yeux au dos de ce damné !
 Il a mon casque, il a ma soubreveste. »
 Il était vrai : la Jeanne avait raison :
 La belle Agnès, en troquant de jupon,
 De cette armure en secret habillée,
 Par Jean Chandos fut bientôt dépouillée.
 Isâc Warton, écuyer de Chandos,
 Prit cette armure, et s'en couvrit le dos.

O Jeanne d'Arc ! ô fleur des héroïnes !
 Tu combattais pour tes armes divines,
 Pour ton grand roi si longtemps outragé,
 Pour la pudeur de cent bénédictines,
 Pour saint Denis de leur honneur chargé.
 Denis la voit qui donne avec audace
 Cent coups de sabre à sa propre cuirasse,
 A son armet d'une aigrette ombragé.
 Au mont Etna, dans leur forge brûlante¹,
 Du noir Vulcain les borgnes compagnons
 Font retentir l'enclume étincelante
 Sous des marteaux moins pesants et moins prompts,
 En préparant au maître du tonnerre
 Son gros canon trop bravé sur la terre.

Le fier Anglais, de fer enharnaché,
 Recule un pas ; son âme est stupéfaite
 Quand il se voit si rudement touché

1. Cette comparaison se retrouvera dans le chant de *Corisandre* (191-196) après les variantes du chant XIII. (R.)

Par une jeune et fringante brunette.
La voyant nue, il sentit des remords ;
Sa main tremblait de blesser ce beau corps.
Il se défend, et combat en arrière,
De l'ennemie admirant les trésors,
Et se moquant de sa vertu guerrière.

Saint George alors au sein du paradis
Ne voyant plus son confrère Denis,
Se douta bien que le saint de la France
Portait aux siens sa divine assistance.
Il promenait ses regards inquiets
Dans les recoins du céleste palais.
Sans balancer aussitôt il demande
Son beau cheval connu dans la légende.
Le cheval vint ; George le bien monté¹,
La lance au poing et le sabre au côté,
Va parcourant cet effroyable espace
Que des humains veut mesurer l'audace ;
Ces cieux divers, ces globes lumineux
Que fait tourner René le songe-creux²
Dans un amas de subtile poussière,
Beaux tourbillons que l'on ne prouve guère,
Et que Newton, rêveur bien plus fameux,
Fait tourner sans boussole et sans guide
Autour du rien, tout au travers du vide.

George, enflammé de dépit et d'orgueil,
Franchit ce vide, arrive en un clin d'œil
Devers les lieux arrosés par la Loire,
Où saint Denis croyait chanter victoire.

1. Il est indubitable qu'on représente toujours saint George sur un beau cheval, et de là vient le proverbe, *monté comme un saint George.* (Note de Voltaire, 1762.)

2. Allusion aux tourbillons de Descartes et à sa matière subtile imaginations ridicules et qui ont eu si longtemps la vogue. On ne sait pourquoi l'auteur applique aussi l'épithète de *rêveur* à Newton qui a prouvé le vide ; c'est apparemment parce que Newton soupçonne qu'un esprit extrêmement élastique est la cause de la gravitation ; au reste, il ne faut pas prendre une plaisanterie à la lettre. (Id., 1762.)

Ainsi l'on voit dans la profonde nuit
Une comète, en sa longue carrière,
Étinceler d'une horrible lumière :
On voit sa queue, et le peuple frémit ;
Le pape en tremble, et la terre étonnée
Croit que les vins vont manquer cette année.

Tout du plus loin que saint George aperçut
Monsieur Denis, de colère il s'émut ;
Et, brandissant sa lance meurtrière,
Il dit ces mots dans le vrai goût d'Homère¹ :
« Denis, Denis ! rival faible et hargneux,
Timide appui d'un parti malheureux,
Tu descends donc en secret sur la terre
Pour égorger mes héros d'Angleterre !
Crois-tu changer les ordres du destin,
Avec ton âne et ton bras féminin ?
Ne crains-tu pas que ma juste vengeance
Punisse enfin toi, ta fille et la France ?
Ton triste chef, branlant sur ton cou tors,
S'est déjà vu séparé de ton corps :
Je veux t'ôter, aux yeux de ton Église,
Ta tête chauve en son lieu mal remise,
Et t'envoyer vers les murs de Paris,
Digne patron des badauds attendris,
Dans ton faubourg, où l'on chôme ta fête,
Tenir encore et rebaiser ta tête². »

Le bon Denis, levant les mains aux cieux,
Lui répondit d'un ton noble et pieux :
« O grand saint George, ô mon puissant confrère !
Veux-tu toujours écouter ta colère ?
Depuis le temps que nous sommes au ciel,
Ton cœur dévot est tout pétri de fiel.

1. Tout ce morceau est visiblement imité d'Homère, Minerve dit à Mars ce que le sage Denis dit ici au fier George : « O Mars ! ô Mars ! dieu sanglant, qui ne te plais qu'aux combats, etc. » (Note de Voltaire, 1762.)

2. Voyez la note de Voltaire sur le vers 206 du chant premier. (R)

Nous faudra-t-il, bienheureux que nous sommes,
 Saints enchâssés, tant fêtés chez les hommes,
 Nous qui devons l'exemple aux nations,
 Nous décrier par nos divisions?
 Veux-tu porter une guerre cruelle
 Dans le séjour de la paix éternelle?
 Jusques à quand les saints de ton pays
 Mettront-ils donc le trouble en paradis?
 O sers Anglais, gens toujours trop hardis,
 Le ciel un jour, à son tour en colère,
 Se lassera de vos façons de faire;
 Ce ciel n'aura, grâce à vos soins jaloux,
 Plus de dévots qui viennent de chez vous.
 Malheureux saint, pieux atrabilaire,
 Patron maudit d'un peuple sanguinaire,
 Sois plus traitable; et, pour Dieu, laisse-moi
 Sauver la France et secourir mon roi. »

A ce discours, George, bouillant de rage,
 Sentit monter le rouge à son visage;
 Et, des badauds contemplant le patron,
 Il redoubla de force et de courage,
 Car il prenait Denis pour un poltron.
 Il fond sur lui, tel qu'un puissant faucon
 Vole de loin sur un tendre pigeon.
 Denis recule, et prudent il appelle
 A haute voix son âne si fidèle,
 Son âne ailé, sa joie et son secours.
 « Viens, criait-il, viens défendre mes jours. »
 Ainsi parlant, le bon Denis oublie
 Que jamais saint n'a pu perdre la vie.

Le beau grison revenait d'Italie
 En ce moment; et moi, conteur succinct,
 J'ai déjà dit ce qui fit qu'il revint.
 A son Denis dos et selle il présente.
 Notre patron, sur son âne élançé,
 Sentit soudain sa valeur renaissante.
 Subtilement il avait ramassé

Le fer tranchant d'un Anglais trépassé;
 Lors, brandissant le fatal cimenterre,
 Il pousse à George, il le presse, il le serre.
 George indigné lui fait tomber en bref
 Trois horions sur son malheureux chef:
 Tous sont parés; Denis garde sa tête,
 Et de ses coups dirige la tempête
 Sur le cheval et sur le cavalier.
 Le feu jaillit de l'élastique acier;
 Les fers croisés, et de taille et de pointe,
 A tout moment vont, au fort du combat,
 Chercher le cou, le casque, le rabat,
 Et l'auréole¹, et l'endroit délicat
 Où la cuirasse à l'aiguillette est jointe.

Ces vains efforts les rendaient plus ardents;
 Tous deux tenaient la victoire en suspens,
 Quand de sa voix terrible et discordante
 L'âne entonna son octave écorchante.
 Le ciel en tremble; Écho du fond des bois
 En frémissant répète cette voix.
 George pâlit: Denis d'une main leste
 Fait une feinte, et d'un revers céleste
 Tranche le nez du grand saint d'Albion².
 Le bout sanglant roule sur son arçon.

George, sans nez, mais non pas sans courage,
 Venge à l'instant l'honneur de son visage.
 Et jurant Dieu, selon les nobles us
 De ses Anglais, d'un coup de cimenterre
 Coupe à Denis ce que jadis saint Pierre.
 Certain jeudi, fit tomber à Malchus.
 A ce spectacle, à la voix ampoulée
 De l'âne saint, à ses terribles cris,
 Tout fut ému dans les divins lambris.

1. Voyez la note 1 de la page 40.

2. Toujours imitation d'Homère, qui fait blesser Mars lui-même.
 (Note de Voltaire, 1762.) — *Iliade*, v. 34.

Le beau portail de la voûte étoilée
S'ouvrit alors, et des arches du ciel
On vit sortir l'archange Gabriel,
Qui, soutenu sur ses brillantes ailes,
Fend doucement les plaines éternelles,
Portant en main la verge qu'autrefois
Devers le Nil eut le divin Moïse,
Quand dans la mer, suspendue et soumise,
Il engloutit les peuples et les rois.

« Que vois-je ici ? cria-t-il en colère ;
Deux saints patrons, deux enfants de lumière,
Du Dieu de paix confidants éternels,
Vont s'échiner comme de vils mortels !
Laissez, laissez aux sots enfants des femmes
Les passions, et le fer, et les flammes ;
Abandonnez à leur profane sort
Les corps chétifs de ces grossières âmes,
Nés dans la fange, et formés pour la mort :
Mais vous, enfants qu'au séjour de la vie
Le ciel nourrit de sa pure ambroisie,
Êtes-vous las d'être trop fortunés ?
Êtes-vous fous ? ciel ! une oreille, un nez !
Vous que la grâce et la miséricorde
Avaient formés pour prêcher la concorde,
Pouvez-vous bien de je ne sais quels rois
En étourdis embrasser la querelle ?
Ou renoncez à la voûte éternelle,
Ou dans l'instant qu'on se rende à mes lois.
Que dans vos cœurs la charité s'éveille.
George insolent, ramassez cette oreille,
Ramassez, dis-je ; et vous, monsieur Denis,
Prenez ce nez avec vos doigts bénis :

Que chaque chose en son lieu soit remise. »
Denis soudain va, d'une main soumise,
Rendre le bout au nez qu'il fit camus.
George à Denis rend l'oreille dévote
Qu'il lui coupa. Chacun des deux marmotte

A Gabriel un gentil *oremus* ;
Tout se rajuste, et chaque cartilage
Va se placer à l'air de son visage.
Sang, fibres, chair, tout se consolida ;
Et nul vestige aux deux saints ne resta
De nez coupé, ni d'oreille abattue ;
Tant les saints ont la chair ferme et dodue !
Puis Gabriel, d'un ton de président :
« Ça, qu'on s'embrasse. » Il dit, et dans l'instant
Le doux Denis, sans fiel et sans colère,
De bonne foi baisa son adversaire :
Mais le fier George en l'embrassant jurait,
Et promettait que Denis le payerait.
Le bel archange, après cette embrassade,
Prend mes deux saints, et d'un air gracieux
A ses côtés les fait voguer aux cieux,
Où de nectar on leur verse rasade.

Peu de lecteurs croiront ce grand combat ;
Mais sous les murs qu'arrosait le Scamandre,
N'a-t-on pas vu jadis avec éclat
Les dieux armés de l'Olympe descendre ?
N'a-t-on pas vu chez cet Anglais Milton
D'anges ailés toute une légion¹
Rougir de sang les célestes campagnes,
Jeter au nez quatre ou cinq cents montagnes,
Et, qui pis est, avoir du gros canon !
Or si jadis Michel et le démon
Se sont battus, messieurs Denis et George
Pouvaient sans doute, à plus forte raison,
Se rencontrer et se couper la gorge.

1. Milton, au cinquième chant du *Paradis perdu*, assure qu'une partie des anges fit de la poudre et des canons, et renversa par terre dans le ciel des légions d'anges ; que ceux-ci prirent dans le ciel des centaines de montagnes, les chargèrent sur leur dos, avec les forêts plantées sur ces montagnes et les fleuves qui en coulaient, et qu'ils jetèrent fleuves, montagnes et forêts sur l'artillerie ennemie. C'est un des morceaux les plus vraisemblables de ce poème. (*Note de Voltaire*, 1762.) — *Paradise lost*, VI, 512-520.

Mais dans le ciel si la paix revenait,
 Il en était autrement sur la terre,
 Séjour maudit de discorde et de guerre.
 Le bon roi Charle en cent endroits courait,
 Nomrait Agnès, la cherchait, et pleurait.
 Et cependant Jeanne la foudroyante,
 De son épée invincible et sanglante,
 Au fier Warton le trépas préparait :
 Elle l'atteint vers l'énorme partie
 Dont cet Anglais profana le couvent ;
 Warton chancelle, et son glaive tranchant
 Quitte sa main par la mort engourdie ;
 Il tombe, et meurt en reniant les saints.
 Le vieux troupeau des antiques nonnains,
 Voyant aux pieds de l'amazone auguste
 Le chevalier sanglant et trébuché,
 Disant *Ave*, s'écriait : « Il est juste
 Qu'on soit puni par où l'on a péché. »
 Sœur Rebondi, qui dans la sacrisie
 A succombé sous le vainqueur impie,
 Pleurait le traître en rendant grâce au ciel ;
 Et, mesurant des yeux le criminel,
 Elle disait d'une voix charitable :
 « Hélas ! hélas ! nul ne fut plus coupable. »

FIN DU CHANT ONZIÈME.

VARIANTES

DU CHANT ONZIÈME.

Vers 34 :

Vous embrassez de vos mains impuissantes.

Vers 42 :

Qu'au doux Jésus votre bouche a jurée.

Vers 55 :

Mélient l'horreur avec la volupté,
 Et font l'amour avec férocité.

Vers 61 :

Et qu'on prendrait, dans leurs fureurs étranges,
 Pour des démons qui violent des anges.

Vers 64 :

Contemple à nu ces dévotes beautés.
 Sœur Rebondi si discrète et si sage.

Vers 71 :

Se débattant entre Bard et Curton.

Vers 89 :

Crut échapper aux soupçons inquiets.

J'ai adopté le texte de l'édition de 1756, qui est conforme à celui de quelques manuscrits. L'édition de 1762 et les suivantes portent :

Sut échapper aux soupçons inquiets.

Le sens de la leçon que j'ai rétablie me semble préférable.

En effet, on voit un peu plus bas, vers 203 et suivants, que saint George n'avait point abandonné ses soupçons, et que saint Denis avait *cru*, mais n'avait pas *su* y échapper. (R.)

Vers 95 :

Il s'en alla vers le dieu du mystère.

Ce vers et les suivants sont, à quelques mots près, empruntés à la lettre en vers et en prose que Voltaire adressa, en 1716, au prince de Vendôme ; on y lit :

Il alla donc vers ce Dieu du mystère,
Dieu des Normands, par moi très peu fêté,
Qui parle bas quand il ne peut se taire,
Baisse les yeux et marche de côté.
Il favorise (et certes c'est dommage)
Force fripons ; mais il conduit le sage.
Il est au bal, à l'église, à la cour :
Au temps jadis il a guidé l'amour. (R.)

Vers 125 :

Qui polluaient ces vénérables dames.

Vers 158 :

*Le fier Warton dont la lubrique rage
Avait en bref consommé son ouvrage,
Le fier Warton fut le seul écuyer
*Qui de sa nonne...

Vers 179. — Édition de 1756 :

*Prit cette armure et s'en couvrit le dos ;
Et Dieu permit qu'en ce jour la Pucelle
Contre Warton combattit pour icelle.
*Le fier Anglais, de fer enharnaché,
Eut à son tour l'âme bien stupéfaite
Quand il se vit si vivement chargé
Par une jeune... (K.)

Un manuscrit porte :

*Prit cette armure et s'en couvrit le dos.
Et Dieu permit qu'en ce jour la Pucelle
Contre Warton combattit pour icelle.
Le bras tendu, le corps en son profil.
La tête haute, et le fer de droit fil,
Jeanne d'abord combat avec mesure ;

1. Ce vers et les suivants appartiennent au chant VIII (309-310), et se retrouvent encore dans l'épisode de *Corisandre* (185-186.) (R.)

Car son épée était sa seule armure.
L'Anglais recule, et la belle en courroux
Du fer tranchant lui porte de grands coups.
*Au mont Etna... (R.)

Vers 198 :

La voyant nue, il eut de grands remords
De ferrailer contre ce gentil corps.

Vers 199 :

*Sa main tremblait de blesser ce beau corps.
Et de sa belle admirant les trésors,
Saisi d'amour, de crainte, et de colère,
Il recula quatre pas en arrière.
Bref, il croit voir un ange de lumière.

Vers 253 :

Lui répondit d'un ton tendre et piteux.

Vers 284 :

*Son âne ailé, sa joie et son secours,
Sur qui monté Denis combat toujours.
« Viens, criait-il, viens défendre ma vie ;
Contre un méchant viens protéger mes jours. »
L'animal saint revenait d'Italie.

Vers 301 :

Et de ses coups fait tomber la tempête.

Vers 309 :

Par tant d'efforts ces rivaux plus ardents
Tenaient tous deux la victoire en suspens.

Vers 310. — Édition de 1756 :

Paul pour Denis gageait contre Vincens,
*Quand de sa voix...

Vers ridicule de l'éditeur Maubert. (K.)

Vers 381 :

*Où de nectar on leur verse rasade ;
Et tous les saints, attroupés autour d'eux,
Le verre en main chantaient une enfad
De *Te Deum*, *Sabaoth*, *Hosanna*,

Te laudamus, Amen, Alleluia.
 Jusques au soir dura la sérénade.
 *Peu de lecteurs croiront..

Vers 386 :

N'a-t-on pas vu chez le sage Milton.

Vers 390. — Édition de 1756.

*Et qui pis est avoir du gros canon
 Pardonnez-moi ce peu de fiction,
 Qui, sous les noms de Deris et de George,
 Vous a dépeint le peuple d'Albion
 Et les Français qui se coupaient la gorge.
 *Mais dans le ciel... (K.)

Vers 395 :

*Mais dans le ciel si la paix revenait,
 Si des bons saints la cohorte chantait,
 *Il en était autrement... (R.)

Vers 404 :

Dont cet Anglais pollua le couvent.

Vers 413 :

*Sœur Rebondi, qui dans la sacristie
 A succombé sous ce vainqueur impie,
 Dessous son voile en secret larmoyait
 Elle avait su ce que Warton valait,
 Peut-être le traître... (R.)

CHANT DOUZIÈME.

ARGUMENT

Monrose tue l'aumônier. Charles retrouve Agnès, qui se consolait avec Monrose dans le château de Cutendre.

J'avais juré de laisser la morale,
 De conter net, de fuir les longs discours :
 Mais que ne peut ce grand dieu des amours ?
 Il est bavard, et ma plume inégale
 Va griffonnant de son bec effilé
 Ce qu'il inspire à mon cerveau brûlé.
 Jeunes beautés, filles, veuves ou femmes,
 Qu'il enrôla sous ses drapeaux charmants,
 Vous qui lancez et recevez ses flammes,
 Or dites-moi, quand deux jeunes amants,
 Égale en grâce, en mérite, en talents,
 Aux doux plaisirs tous deux vous sollicitent,
 Également vous pressent, vous excitent,
 Mettent en feu vos sensibles appas,
 Vous éprouvez un étrange embarras.
 Connaissez-vous cette histoire frivole
 D'un certain âne, illustre dans l'école¹ ?
 Dans l'écurie on vint lui présenter
 Pour son diner deux mesures égales,
 De même forme, à pareils intervalles :
 Des deux côtés l'âne se vit tenter

1. On attribue à Jean Buridan, célèbre philosophe de l'université de Paris, l'invention du dilemme sophistique rapporté par Voltaire. On peut, à ce sujet, consulter Bayle, à l'article BURIDAN de son *Dictionnaire historique*. (R.)